

Baudelaire

Le poète qui croyait au diable

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Traducteur et écrivain

Charles Baudelaire,
Œuvres complètes,
Paris, Robert Laffont
2011, 1024 p.

Parler de Baudelaire est aussi difficile que de parler de ce qui est primitif et original comme la poésie. Parler de la poésie, disserter sur elle, c'est déjà la domestiquer. C'est vouloir soumettre à la raison ce qui par essence lui échappe. C'est vouloir faire entrer la forêt du Mal dans la cité du Bien, cité des hommes adultes et responsables. Car la poésie au fond n'existe que pour rappeler à l'homme son origine divine et pour mettre fin au monde, et non pour le réparer, le restaurer, l'améliorer. A quoi sert un poète ? A rien. A quoi sert un dandy ? A rien. A quoi sert un enfant ? A rien, sauf pour ceux qui voient en lui l'adulte et le consommateur à venir.

Or Baudelaire est resté cet enfant qui vit dans l'extase et dans la terreur. Il est resté immortellement coupable et innocent. L'innocence et la culpabilité sont en lui inextricablement liées, comme le Diable et le Bon Dieu. L'école et la société ne lui ont pas encore appris à séparer le Bien du Mal, le Ciel de l'Enfer et Dieu du Diable, qui seront pour toujours les notes de son clavier, les noires et les blanches. Jamais il n'atteindra l'âge adulte et responsable.

Dieu, chez Baudelaire, n'a pas de contours bien définis. La raison théologique ne l'a pas encore délimité en l'identifiant au Bien. Il est à la fois tigre et agneau, bourreau et victime, pure énergie, pure poésie. Baudelaire pense,

comme d'autres, même au sein de l'Eglise, que ses voies ne sont pas les nôtres. Dieu, le Diable, la femme et le monde (vu en ennemi, comme si souvent dans les Evangiles) seront donc les principaux acteurs de son théâtre.

Un nouvel Hamlet

Tirillé autant qu'attiré par ses pôles contradictoires, ce nouvel Hamlet n'entend plus une seule voix, comme dans la pièce du dramaturge élisabéthain, celle de son père dont il doit accomplir la volonté et qu'il doit venger, mais une polyphonie de voix qui s'opposent les unes aux autres.

Celle de Dieu d'abord, dont il n'est pas toujours certain d'être le fils, adoptif ou non, et dont il est persuadé, comme je l'ai dit, que ses voies ne sont pas les nôtres ; puis celle de Satan, auquel il s'identifie souvent et à qui il va même jusqu'à adresser ses prières les plus ferventes (il s'agit là, bien sûr, principalement du Satan tel que l'a peint Milton, l'archange révolté, chassé du Ciel, et non du Prince de ce monde, inventeur du progrès et qui remplit d'âmes sa besace). Enfin, celle de la femme, déesse, muse, madone ou catin, toujours esclave, toujours maîtresse, jamais vraiment l'égale de l'homme. Il la veut essentiellement muette, en pleurs à ses genoux, comme un ange humilié

et souffrant, ou se tordant sur un lit, telle une possédée ou un serpent sur la braise.

Baudelaire voit le monde et le hait d'une haine évangélique. Il voit la France d'après la Révolution et il la méprise. Il méprise le monde utilitaire et laborieux du bourgeois. Etre poète, écrire des vers, polir ses rimes ne lui plaisait d'ailleurs qu'à demi, car c'était encore travailler. Or Baudelaire est un aristocrate dans l'âme (ce qui à partir du XIX^e siècle est préférable à l'être simplement de naissance). Un aristocrate vivant dans une époque de bourgeoisie besogneuse, incrédule, matérialiste et rationaliste. Mais il ne détestait pas moins le débraillé de l'anarchie revendicatrice et révoltée qui poursuivait au fond les mêmes fins optimistes que la bourgeoisie capitaliste.

Le dandy baudelairien est l'équivalent dans sa société en décomposition de l'honnête homme de Pascal et de Descartes vivant sous un roi très chrétien. A cela près qu'il est contraint d'adopter une posture luciférienne d'opposition. Baudelaire est au monde ouvrier qu'il voit naître ce que Satan fut par rapport à la création divine.

« Je suis mon propre créateur, je suis un commencement absolu », se dira Satan. Et cette attitude plaira parfois à Baudelaire, quand il cessera de se voir comme un fils, un sujet, une créature. D'ailleurs le Satan de Milton est pour lui le type même de la beauté virile. C'est un vaincu. Et pour un homme comme Baudelaire, la défaite a plus de prix que la victoire, car la défaite et le malheur isolent et singularisent. Or Baudelaire, dans son orgueil, ne veut pas se mélanger. Il prend certes des bains de foule, comme il le dit, mais la foule est un élément impersonnel et anonyme.

Fils de famille doté d'un conseil de tutelle, sa jeune mère s'étant remariée au général Aupick (homme au demeurant parfaitement honorable au jugement de ses pairs), Baudelaire entra idéalement dans le personnage d'Hamlet. Le beau-père exerçant une autorité exécrée, il pouvait rêver son père disparu et se procurer d'imaginaires et légendaires aïeux. Et la femme, haïe et adorée à la fois, devint tout naturellement la bête luxurieuse, la courtisane, la tentatrice, la *mulier in utero* de certains Pères de l'Eglise latine.

La question n'est pas de savoir s'il eut tort ou raison de croire ceci ou cela. Eût-il tort, qu'il y a des erreurs qui ont plus de poids et de saveur que des vérités générales quand elles fécondent aussi bien celui qui les confesse.

« Satan, le péché et la mort », aquarelle de William Blake (1806)



Il fut donc irrémédiablement fils et poète à défaut d'être prêtre, car il faut bien remplir ses journées. Et il fit de son art un sacerdoce. Il fut l'agneau du sacrifice, un agneau de colère et de guerre et non de douceur et de conciliation. Un agneau solitaire que se disputaient deux bergers rivaux. « O Mort, / Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte ! / Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! » (*Les Fleurs du Mal*)

Comment ne pas penser au mot de Dostoïevski : « L'âme humaine est un champ de bataille où le Bien (Dieu) et le Mal (Satan) se livrent une lutte acharnée. » Enfer ou Ciel sont réversibles l'un dans l'autre ; Dieu et Satan sont ici les deux faces de l'Inconnu, de l'Ineffable ; et le nouveau, c'est certainement la promotion spirituelle dans l'immortalité, l'éternité. Baudelaire a donc voulu terminer *Les Fleurs du Mal* sur l'affirmation de sa double croyance dans le spirituel et dans le divin.

Hérésie

Mais cette croyance n'est que partiellement doctrine catholique ; c'est une croyance secrète dont la clé se trouve dans l'hérésie, et derrière l'hérésie, dans la tradition occulte.

S'il n'avait pas été un théologien masqué sous un poète, car au fond les images lui plaisaient plus que les idées, il eût pu être soldat ou légionnaire, car il avait le goût de l'uniforme et de la guerre. Ou aller, tel Byron, en franc-tireur se battre aux côtés d'un peuple insurgé. Mais il n'avait pas les guinées du noble lord. Il aimait les insurrections comme un enfant aime voir un incendie, comme un peintre aime à peindre

des navires en feu. Comme de Maistre, qu'il reconnaît, avec Poe, comme son maître à penser, il voyait dans la guerre un châtiment divin, et il écrivit des pages sublimes sur la peine capitale dont il avait senti toute la mystique.

Au fond, il attendait la fin du monde et l'attendait avec fureur, car la chose à laquelle il croyait le moins, c'est au néant et à l'avenir (au sens progressiste et horizontal du terme).

Vous étiez plein d'orgueil

[et de superstitions

Comme un enfant qui croit

[à des apparitions.

Au péché vous trouviez

[un ragoût délectable ;

C'est un mets préparé

[avec l'aide du Diable.

Vous aimiez les grands mots,

[les poses théâtrales.

Et les femmes chez vous

[devaient être fatales.

Le Ciel était pour vous

[un château merveilleux

Où festoient des guerriers

[engendrés par des dieux,

Un îlot fortifié sur l'océan sauvage

Que l'on gagne à la nage

[au sortir d'un naufrage.

Tout en vous par moments

[semblait cendre et déclin.

De quel étrange drame

[attendiez-vous la fin ?

Dans un rêve perdu, fruit

[de vos longs loisirs,

Est-ce Dieu ou Satan

[que vous voyiez venir ?

G. J.